

SPECTACLES

FLORA DÉTRAZ

HURLULA

13 MARS À 20H + 14 MARS À 19H15

THÉÂTRE LA VIGNETTE

Spectacle accueilli avec le Théâtre la Vignette

À L'AGORA

ATELIERS DE DANSE

AGORA, CITÉ INTERNATIONALE DE LA DANSE

SE (RE)METTRE EN DANSE

AVEC DIANE PELTIER

4, 11, 18, 25 MARS ET 8, 15 ET 22 AVRIL À 15H

ATELIERS DU LUNDI

AVEC CATARINA MIRANDA

4 ET 11 MARS À 18H

AVEC DANIEL LÜHMANN

18, 25 MARS ET 8 AVRIL À 18H

AVEC TAOUFIQ IZEDDIU

15 ET 22 AVRIL À 18H

ATELIERS CROISÉS AVEC LE MUSÉE

FABRE - EXPOSITION TONI GRAND

AVEC HANS PETER DIOP

4 MARS À 17H30 À L'AGORA

ET 8 MARS À 17H30 AU MUSÉE FABRE

CINÉMA

SALLE BÉJART / AGORA

*Entrée libre sur inscription sur montpellierdanse.com,
une semaine avant la date de la projection*

DANSER SA PEINE

DE VALÉRIE MÜLLER (2019, 1H)

SUIVI DE **DANCING IN A-YARD**

DE MANUELA DALLE (2023, 1H12)

5 MARS À 18H

STUDIO OUVERT

STUDIO CUNNINGHAM / AGORA

Répétition publique à l'issue de la résidence à l'Agora de

EMMANUELLE HUYNH

29 FÉVRIER À 18H

CATARINA MIRANDA

7 MARS À 18H

RUTH CHILDS

21 MARS À 18H

DOVYDAS STRIMAITIS

28 MARS À 18H

COMPAGNIE NON NOVA PHIA MÉNARD ART.13

MERCREDI 28 FÉVRIER À 20H
OPÉRA COMÉDIE

Compagnie Non Nova – Phia Ménard

Idée originale, mise en scène, écriture et scénographie : Phia Ménard

Assistante à la mise en scène : Clarisse Delile

Interprétation et chorégraphie : Marion Blondeau

Dramaturgie : Camille Louis

Scénographie : Phia Ménard, Clarisse Delile et Éric Soyer

Création sonore : Ivan Roussel

Création costumes : Fabrice Iliia Leroy assisté de Yolène Guais

Création lumière : Eric Soyer assisté de Gwendal Malard

Réalisation scénographie : Rodolphe Thibaud, Ludovic Losquin, David Leblanc, Nicolas Marchand

Régie plateau : David Leblanc, Nicolas Marchand

Photographies : Christophe Raynaud de Lage

Stagiaires : Ayoub Kallouchi (mise en scène), Vanessa Schonwald (scénographie)

Régie générale : Olivier Gicquiaud - Régie lumière : Aliénor Lebert

Co-directrice, administratrice et chargée de diffusion : Claire Massonnet

Assistante d'administration et de production : Constance Winckler

Chargée de communication et de production : Justine Lasserrade

Coproduction : Biennale de la danse de Lyon 2023, TANDEM, Scène nationale, Hippodrome de Douai, Le TNB, Centre Européen Théâtral et Chorégraphique de Rennes, Les Quinconces- L'Espal, Scène nationale du Mans, Malraux Scène nationale Chambéry-Savoie, Les 2 Scènes scène nationale de Besançon, La Comédie de Clermont-Ferrand scène nationale, Le Volcan, Scène Nationale du Havre, Les Halles de Schaerbeek - Bruxelles, La Comédie de Valence, CND Drôme-Ardèche, le Lieu Unique, centre de cultures contemporaines de Nantes, DE SINGEL, Centre Artistique International - Antwerpen, MC93 - maison de la culture de Seine-Saint-Denis à Bobigny, Le Centre chorégraphique national d'Orléans. La Compagnie Non Nova - Phia Ménard est conventionnée et soutenue par l'État - Préfet de la région des Pays de la Loire - direction régionale des affaires culturelles, la Ville de Nantes, le Conseil Régional des Pays de la Loire et le Conseil Départemental de Loire-Atlantique. Elle reçoit le soutien de l'Institut français.

ARTICLE 13

« Toute personne a le droit de circuler librement et de choisir sa résidence à l'intérieur d'un État. Toute personne a le droit de quitter tout pays, y compris le sien, et de revenir dans son pays »

Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, 1948

Cet article se révèle en moi comme celui qui reconnaît l'humanité vivante sur une sphère, une planète appelée Terre dont la seule frontière certaine est celle de l'espace infini ! C'est aussi celui du point de vue, comme Gilles Deleuze l'explique dans son abécédaire, où il définit la différence entre une pensée de gauche et de droite. Ce sont aussi des mots qui tournent en moi avec intérêt : « déconstruire », « transformer », « vivre ». Je me questionne sur nos façons de penser l'humanité basées sur la dissociation entre les concepts de « nature » et de « culture ». Encore une frontière, celle-ci ontologique, qui me permet de réfléchir notre appréhension d'être, de devenir, du possible et de l'impossible, de la durée.

ART.13, est un acte scénique qui parle d'un monde d'arrogance qui s'effondre mais refuse de se taire. Le point de départ est une scène bucolique d'un jardin domestiqué, où, sur une pelouse parfaitement tondue, trône une statue d'homme surélevée par un socle qui l'éloigne du sol. Un symbole de la Culture tandis que la Nature s'invite dans l'animal qui s'extrait d'un trou avec une hache.

Faut-il faire tomber la statue de son socle ou bien l'inverse ? Est-ce une tentative de révolution ou l'aube d'un autre mode d'action ? Détruire ou déconstruire, tel pourrait-être le sous-titre. Peut-être manquons-nous d'autres chemins pour nous transformer. Des chemins dont Joseph Beuys,

Davi Kopenawa, Charles Stepanoff, Val Plumwood et tant d'autres nous parlent. Ceux de notre capacité à rêver des outre-mondes ou quelque chose d'autre. Ceux qui me permettraient de ne plus être femme, blanche, blonde, européenne, terrienne d'apparence (comme l'a défini notre société) et de franchir des espaces sans frontières puisqu'elles n'existent plus. Ne redoutez pas les épreuves puisque c'est un outre-monde.

ART.13 est un conte pour s'émerveiller et évoquer d'autres chemins à imaginer.

Fable contemporaine axée autour de la notion de frontière, l'inclassable nouvelle pièce de Phia Ménard génère une rare puissance de remuement contre le vieux monde patriarcal. [...] Traversée d'intenses flux lumineux et sonores, dans une ambiance d'apocalypse libératrice, la fin de la pièce – qui symbolise le passage de l'autre côté du mur/miroir pour cette moderne Alice – ouvre vers le cosmos et pulvérise joyeusement toutes les frontières.
— Jérôme Provençal, *Politis*

Poétique, tranchant, drôle, avec ses mouvements fascinants et ses associations irrationnelles et imaginatives, ART. 13 s'attaque au patriarcat, à l'État de droit et aux fondements de la société. Comme le disent les paroles de « White Rabbit » : « Quand la logique et les proportions n'existent plus... Nourrissez votre tête ». Phia Ménard le fait.
— Roslyn Sulcas, *The New York Times*

Contre les murs et les fils barbelés de l'Europe forteresse, Phia Ménard brandit l'arme de l'imaginaire et le pouvoir de la fable. Une création à méditer.
— Agnes Izrine, *Journal La Terrasse*

Phia Ménard

Née en 1971, Phia Ménard suit des formations de jonglerie, danse contemporaine, mime et jeu d'acteur. Elle étudie la jonglerie avec Jérôme Thomas et devient interprète dans plusieurs de ses spectacles jusqu'en 2003. Parallèlement elle suit les enseignements de la pratique du danseur de Hervé Diasnas. Elle fonde la Compagnie Non Nova en 1998 dont le nom rappelle le précepte fondateur *Non nova, sed nove* : nous n'inventons rien, nous le voyons différemment. C'est avec le solo *Ascenseur, fantasmagorie pour élever les gens et les fardeaux*, créé en 2001, qu'elle se fera connaître comme autrice. Artiste associée à la scène nationale Le Carré à Château-Gontier, elle y développe un travail scénique où l'image spectaculaire de la jonglerie est remise en cause au bénéfice d'une nouvelle relation avec le public. Naissent ainsi plusieurs créations et événements dont *Zapptime*, *rêve éveillé d'un zappeur*, et une conférence spectacle, *Jongleur pas confondre*, avec le sociologue Jean-Michel Guy. À partir de 2005 elle développe la notion « d'injonglabilité » et crée les pièces *Zapptime #Remix*, *Fresques et sketches 2nd round*, *Doggy Bag* et deux formes cabaret : *Jules forever* et *Touch It* avec le sextet *Frasques*.

En 2008, elle prend une nouvelle direction avec le projet *I.C.E.* pour Injonglabilité Complémentaire des Éléments, ayant pour objet l'étude des imaginaires de la transformation et de l'érosion au travers de matériaux naturels. Ses créations s'articulent alors en cycles. Cette même année, elle crée le spectacle *P.P.P.* première pièce du cycle des *Pièces de Glace*. Elle crée la performance *L'après-midi d'un foehn Version 1*, première des *Pièces du Vent* au Muséum d'Histoire Naturelle de Nantes, pour laquelle elle reçoit en 2012 le Prix du Physical theater Fringe D'Édimbourg. En 2009, elle réalise la performance *Iceman* pour le projet Coyote Pizza du collectif

La Valise. En 2010, invitée au 64^e Festival d'Avignon pour les « Sujets à Vif » de la SACD, elle crée avec le poète sonore Anne-James Chaton *Black Monodie* (cycle des *Pièces de Glace*). En octobre 2011, elle crée *L'après-midi d'un foehn* et *VORTEX* (cycle des *Pièces du Vent*). Elle intervient sur les questions de genre et les humeurs pour *In the Mood* au CIFAS à Bruxelles avec le philosophe Paul B Preciado. En janvier 2014, elle est promue au grade de Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres. Elle devient artiste associée à l'Espace Malraux Scène Nationale de Chambéry et de la Savoie.

L'année suivante, elle devient artiste associée au Théâtre Nouvelle Génération – Centre Dramatique National de Lyon et artiste-compagnon au Centre chorégraphique national de Caen en Normandie. En 2015, elle crée au Festival Montpellier Danse la pièce *Belle d'Hier* (cycle des *Pièces de Glace*). En 2017, elle devient artiste associée du Théâtre National de Bretagne de Rennes. Elle est invitée de la documenta 14 à Kassel et y crée *Contes Immoraux – Partie 1 : Maison Mère*. Elle crée *Les Os Noirs* (cycle des *Pièces du Vent*). Elle donne son nom à la 79^e promotion de l'ENSATT. En 2018, elle met en scène l'opéra *Et in Arcadia Ego* avec les Talens Lyriques à l'Opéra Comique puis elle crée *Saison Sèche* au 72^e Festival d'Avignon. En juin 2020, le Syndicat de la critique théâtre, danse et musique décerne à Phia Ménard le prix de la critique dans la catégorie Danse – Performance. En janvier 2021, elle est interprète de *A D-N* de la chorégraphe Régine Chopinot. La même année elle est invitée du 75^e Festival d'Avignon où elle crée *La Trilogie des Contes Immoraux (pour Europe)*.

ART.13

COMPAGNIE NON NOVA - PHIA MÉNARD

Toutes mes écritures ont ce point de vue en commun, elles cherchent à révéler la part d'une humanité préservée. L'art est pour moi l'acte qui doit modifier, transformer, faire tomber le mur de nos obéissances. Rien n'arrête l'art pas même l'infamie. Le désir d'art lui ne s'affiche pas. On ne dit pas « je veux de l'art », non l'art est diffus pour celles et ceux qui le repèrent dans la vie. Sa force est qu'il s'immisce dans nos vies, par les Cultures, les musiques, les saveurs, les langues, les couleurs, les odeurs. L'art n'a aucune frontière, l'art existe pour qui regarde, écoute, sent et ne se croit pas dépositaire de l'original.

Phia Ménard
23 janvier 2023

ART.13

- Textes des *Octonaires de la vanité du monde*, diffusés dans la pièce. Musique composée par Paschal de L'Estocart et textes écrits par Antoine de Chandieu 2
- *ART.13* vu par Camille Louis, dramaturge de la pièce et philosophe 4

Octonaires de la vanité du monde
Composés par Paschal de L'Estocart et
écrits par Antoine de Chandieu

I. L'aperceus un enfant

L'aperceus un enfant qui d'un tuyau de paille
Trempe dans le savon avecques eau mélé,
Des ampoules soufflait encontre une muraille,
Dont l'oeil de maint passant était émerveillé.

Riches elles semblaient, fermes, de forme ronde.
Mais le voyant crever en leur lustre plus beau,
Voire soudainement, viola, dis-je un tableau
De la frêle splendeur et vanité du Monde.

II. Quel monstre voy ie là

Quel monstre voy-ie là, qui tant de testes porte,
Tant d'oreilles, tant d'yeux, de differente sorte:
Dont l'habit par devant est semé de verdure,
Et par derriere n'a qu'une noirceur obscure.

Dont les pieds vont glissant sur une boule ronde,
Roulant avec le temps, qui l'emporte en courant,
Et la mort court après, ses flesches luy tirant?
Ie le voy, ie l'ay veu. Qu'estoit donc? Le Monde.

mille-têtes, n'a cessé de renaître, chaque fois plus violent, chaque fois plus crasse et obscène, après chacune de nos supposées révolutions. Ici la révolution se joue autrement, à échelle de terre, plus qu'à échelle d'hommes : il s'agit donc d'abord d'un tour, d'un retournement à la manière dont la Terre fait ses révolutions. Pour passer au-dessous comme au-dessus et s'approcher de ce «bout» qui marque sans doute un début, il faut se risquer à d'autres directions que celles dictées par la «marche du Progrès». Il faut accepter de suivre celles et ceux que l'on n'a eu cesse et que l'on continue d'enfermer - dans des parcs à jouer, des parcsages de population et des centres excentrés. Il faut suivre les enfants, les étranger·es, les fous et certain·es artistes qui agissent comme des étranges voyant·es. ART.13 est une suite en forme de commencement.

Elle vient après l'Histoire des Nations et celle, souterraine et refoulée, de leurs entreprises de saccages, d'exploitations et de destructions. Et elle vient avant l'histoire, non écrite mais s'inscrivant déjà à même les sols recomposés et les pierres libérées, d'un monde retissé et retrouvant, dans la déconstruction des frontières de toutes formes, des circulations qui valent respirations. ART.13 n'est pas une histoire, c'est une fable : une manière de partir du réel en en étirant, en en exagérant les possibles. Phia Menard exagère. Marion Blondeau exagère. L'équipe entière exagère et, par-là, iels composent une pièce comme on propose un univers: c'est-à-dire en éclatant les dimensions, en étirant les coordonnées de l'espace et du temps et en initiant ainsi des réorganisations dont les référents sont les astres, les planètes et le ballet des éléments. Le ciel se rouvre quand on accepte de faire confiance aux exagérations, aux actes irrévérents et aux voyant·es.

Il nous faut des actes et il nous faut des fables. «Il nous faut des fables pour la suite du monde, pour un monde qui continue d'être monde. Cette fable, qui se trame dans les cendres, est elle-même une suite : elle vient après. Elle s'ajuste sur les tracés des enfances qu'elle reprend et prolonge. Tout commence donc par une écoute et un regard de biais, tel que le soutiennent les yeux de ceux qui ne voient qu'à condition de *mal voir*, d'altérer le voir pour ouvrir de nouvelles zones de vision. Voir de manière anormale, hors-norme, hors-cadre, c'est aussi pouvoir faire insister un regard, le faire déborder ou l'exagérer en l'habitant du supplément par lequel voir *mal* correspond surtout à *voir plus*». ¹

Camille Louis
12 septembre 2023

¹ Extrait de *La conspiration des enfants*, Camille Louis, Éditions des Presses Universitaires de France, 2021

Il nous faut des actes. Des manières de rompre le sage cours des temps et la supposée logique des choses pour faire de la logique des sensations une force de lutte et de recomposition.

Le sol se troue, la platitude se rompt : un être étrange et étranger sort d'un trou et se met à traverser un jardin à la française qui fait résonner les bruits-souvenirs des tondeuses à gazons, des tronçonneuses, des ratiboiseuses. Il ne dit rien, ne proclame rien, ne dénonce rien : il est en mouvement. Il s'agit de l'incroyable interprète Marion Blondeau que nous allons suivre pendant un peu plus d'une heure comme si nous suivions le récit sans parole d'une autre histoire de l'humanité. Ou, plutôt, c'est à sa parodie, scrupuleuse et intransigeante, que nous assistons. Le récit a une structure reconnaissable et des règles à respecter. La parodie, elle, est sans structure, sans obligation, sans norme de convention : elle est un trou. Dans la classification des genres de *La Poétique* d'Aristote, la parodie, en effet, apparaît comme une case vide. Elle n'a pas de personnages attitrés, pas de registres spécifiques et, de ce fait, elle est déconsidérée par l'ouvrage canonique mais il n'empêche qu'elle y apparaît. Elle n'est donc pas : elle agit. Ici, dans l'ouverture de la pièce ART.13, le trajet de cet étrange personnage – volontairement non-identifiable, inassignable mais évoquant tout autant la larve, l'enfant déguisé que celui dont, parce qu'il est «migrant» ou «non-accompagné», nos sociétés supposées «terre d'accueil» font des monstres à expulser – parodie l'histoire du progrès, la fascination pour les Grands Hommes et la vénération de ce que l'on nomme «nos valeurs», gravées dans le marbre, mais friables et déchirables comme du papier.

L'interprète, sans rien nous montrer et nous démontrer, nous laisse tout voir et nous convoque, justement, dans notre capacité partagée de voyant·es et de regardant·es. Si la fabrique, rationnelle et sensée, de nos sociétés ne cesse de nous séparer par des frontières de plus en plus meurtrières, nous demeurons une communauté capable de sentir à égalité. Ici, nous ressentons. Nous re-sentons tout ce que l'on nous a appris à dénigrer et à mettre en périphérie de nos considérations. Nous percevons tout autant la construction, artificielle, du « nous » et des «autres» - humains comme non-humains - que, très vite, les petites brèches lumineuses d'autres rapprochements, d'autres compositions, possibles mais nécessitant encore et encore une déconstruction.

Il va s'agir de déconstruire. Non pas dans les mots, non pas dans les Idées, dans les postures de bon ton et encore moins dans les programmes à afficher. Mais dans les actes et la conséquence qu'on doit leur donner. La déconstruction ira jusqu'au bout. Et ce bout, justement, nous ne le connaissons pas : il est en dehors du «connaissable». Il se situe bien au-delà du périmètre du Savoir tel que l'a bâti, solidement, pierre après pierre, le Pouvoir. Ce pouvoir qui, comme une hydre à

III. Monde, pourquoi fuis tu?

Monde, pourquoi fuis-tu? pour chercher assurance.
Et si ce n'est en toi, où la trouveras-tu?
Où le Monde n'est pas du monde combattu.
Le Monde se fait-il à soi mêmes offense?

Oui trop, car en la terre, au feu, en l'air, en l'onde
Le monde s'occit, s'ard et se noie, et se pend.
Monde, fuis donc au ciel: car fol est qui s'attend
D'ancrer sa nef flottante en l'Europe du Monde.

IV. Et le Monde et la mort entre eux se déguisèrent

Et le Monde et la mort entre eux se desguisèrent
Un jour, pour pouvoir mieux l'homme Mondain surprendre.
L'adjournent pour ce fait, et puis l'interrogèrent,
Qu'il dît auquel des deux pour serf se voulait rendre.

L'homme Mondain cuidant ne s'adonner qu'au Monde,
Par le Monde trompeur s'asservit à la mort.
Mais se voyant dèçu il appella du tort
A un qui par sa mort chassa la mort du Monde.

Antoine de Chandieu (1534 - 1591)

Antoine de Chandieu était un prêtre protestant qui, du fait de ses idées, fut lui aussi contraint de quitter son pays, la France, et de vivre en exil de nombreuses années.

ART.13

Toute personne a le droit de circuler librement et de choisir sa résidence à l'intérieur d'un Etat. Toute personne a le droit de quitter tout pays, y compris le sien, et de revenir dans son pays.

Déclaration Universelle des droits de l'Homme, Article 13. 1948

Il y a des déclarations et il y a des agissements qui en marquent l'effondrement. Il y a des articles devant faire loi et il y a le droit qui ne tient plus droit. Il y a tout un régime de *croyances*, de valeurs vénérées bien que sans cesse bafouées, et il y a des formes de *voyances* qui tentent de nous rapprocher de ce que, en vérité, nous faisons mais aussi et surtout de ce que nous pouvons. Cette voyance – que notre très rationnelle modernité n'a eu cesse de moquer et d'attribuer à celles et ceux qu'elles nomment folles, fous et illuminé·es – c'est la puissance que Phia Ménard convoque pour créer, en collaboration avec sa remarquable équipe de créatrices et créateurs, la pièce ART.13. Au sein d'un présent de plus en plus sombre, nous n'avons pas besoin de grands éclaireurs jouant aux «Père des Nations»; nous avons besoin d'arpenteurs des lieux, humbles et tenaces à la fois, qui savent rouvrir des attentions comme on rend des respirations.

La séquence historique dans laquelle nous nous trouvons nous donne, chaque jour, de quoi nourrir nos critiques, nos dénonciations de trahisons, nos indignations face à l'écart toujours plus grand qui se creuse cruellement entre le dit et l'agi. Depuis plus d'un demi-siècle, on a inscrit dans le marbre des principes devant protéger les personnes, en particulier celles que l'Histoire a vu apparaître, après la seconde Guerre Mondiale et peu avant la rédaction de notre universelle Déclaration, dans ce statut inédit de réfugié·es, de déplacé·es forcé·es, de victimes de crime contre «l'humanité». Et, depuis tant d'années, de manière chaque fois plus violente et insoutenable, nous voyons le droit de ces personnes bafoué, piétiné, au même moment où leurs rêves, leurs aspirations et tout simplement leurs vies sont noyés. En Octobre 2013, plus de 300 personnes migrantes périssaient près de l'île de Lampedusa ; en Juin 2023, dix ans après, c'est plus du double qui se noyait dans la méditerranée, au large de Pylos, en Grèce. Entre temps ce sont des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants qui ont perdu la vie dans la Manche, dans le fleuve Evros, sur les autoroutes, sur les rails des trains... Partout des frontières sont dressées sous les arguments nationaux de la protection et partout ce sont des existences qui sont écrasées en même temps que sont vidées de sens chacune de nos déclarations dites universelles, supranationales, mondiales. Le monde nous est ôté et partout nous perdons pied : nous ne pouvons plus – ou nous ne savons plus – bouger et nous mobiliser.

Beaucoup tombent dans la dépression, les larmoiements, les apitoiements de bon ton. Mais certaines et certains continuent d'essayer d'autres directions préférant, à la vaine dénonciation, le soulèvement, voire l'explosion. *Il nous faut des actes...*

ART.13 est un acte. Pas juste un geste critique, c'est une pièce qui ouvre une *polémique* et inaugure l'espace d'un *polemos*, c'est-à-dire d'un conflit politique. Cela ne relève en rien du régime vain et binaire de la guerre - celle que nos gouvernements disent vouloir mener (et se croient en capacité de gagner) contre des formes de vie, que celles-ci soient nommées virus, bactéries, «invasifs» de nature humaine, végétale ou animale. C'est une lutte menée pour le monde, au nom du monde et de notre capacité à pouvoir, encore, l'habiter. Autrement dit à savoir cohabiter.

C'est comme s'il fallait tout recommencer.

Et c'est à une sorte de commencement que nous conduit – sans vouloir en rien nous «ramener à l'origine» d'une supposée Nature ou Humanité perdue – la pièce ART.13. Elle s'ouvre sur une effraction, une intrusion, l'irruption de l'inconnu qui se révélera surtout comme le permanent refoulé de ce que notre civilisation a choisi de garder dans le beau jardin du connu, du connaissable et du considérable. D'un côté il y a l'apprêt, de l'autre il y a le sauvage, la mauvaise herbe, la vermine à éliminer. Ces délimitations n'ont rien de «naturelles» : elles relèvent de la même narration et organisation du réel que toute une civilisation a employées pour façonner «sa nature» et la redécouper en acceptable et en condamnable. On accepte l'herbe bien taillée, les allées de graviers, les pierres extraites des roches et des rivières qu'on va pouvoir emprisonner dans des murs ou des socles rigides sur lesquels poser les pieds fermes de nos symboles statufiés. On rase les plantes non reconnaissables et on écrase les insectes ou les vers qui risquent de trouer notre sol tout désinfecté. Mais, déjà, celui-ci – et chacun·e d'entre nous le sait – s'est mis à trembler, se craqueler, se fissurer... Tandis que les experts en agro-industrie lancent sur le marché le nouveau produit pour reboucher les sols, des petit·es jardinier·es rebelles et planétaires tentent de considérer les trous, de les habiter ou d'en faire les outils fous et géniaux de nécessaires déconstructions. Celles enfin capables de libérer la terre de ses armatures étouffantes faites d'aciers, de métal, de couches sédimentées de matières destructrices de nos environnements et surtout de formes de pensée qui, prétendant nous sauver, nous faire «progresser» et nous immuniser, ne cessent de nous perdre en nous infectant.

C'est comme s'il fallait tout retourner.

Se rapprocher de celles et ceux que notre «Culture» qualifie d'infects, de nuisibles ou d'envahisseurs, pour y retrouver des santés et des puissances de débordement. Nous voulons des envahissements, des perturbations, des insertions d'inédit sans quoi le réel que nous habitons n'a pas plus de vie et de mouvement que le sol désertique d'une plaine post-incendie.